

Adieu au frère CHRISTIAN DUQUOC o.p.

*Recueil des paroles prononcées à ses obsèques
en l'église du Saint-Nom-de-Jésus à Lyon, le 2 octobre 2008*

«La souveraineté du Christ renvoie à Jésus de Nazareth qui a préféré, dans son parcours, écarter la toute-puissance imaginaire et assumer le risque qu'encourent en ce monde la justice fragile et l'amour discret. Il a estimé plus bénéfique aux hommes ce retrait hors de tout éclat. Le Ressuscité par le don de l'Esprit invite l'Eglise et les croyants à suivre un chemin analogue : il rompt avec l'espoir illusoire, il ouvre à une espérance lucide et solide, il a pour socle la foi qui surmonte le doute engendré par l'éclat tamisé du Règne qui vient.»

Christian DUQUOC, *L'unique Christ*, Cerf, 2002, p. 255.



22 décembre 1926 - 28 septembre 2008

Christian Duquoc est né à Nantes le 22 décembre 1926. Après quelques années de séminaire, il prend l'habit dominicain et fait profession le 4 octobre 1949. Il reçoit l'ordination presbytérale le 2 juillet 1953. Il a ensuite consacré ses dons et son travail à l'enseignement et à la recherche en dogmatique au sein de la faculté de théologie de l'Université catholique de Lyon. En même temps il donnait un cours régulier à la faculté de théologie protestante de Genève et pendant plusieurs années à Montréal.

Si le rayonnement de sa pensée dépasse largement le cadre universitaire, c'est en raison de ses nombreux ouvrages – dont six pendant les quinze années d'une retraite très active – et de ses innombrables articles et interventions. Il était docteur *honoris causa* des Universités de Genève et de Neuchâtel et il avait le titre de maître en théologie dans l'Ordre des Prêcheurs.

Le frère Christian Duquoc résidait depuis toujours au couvent Saint-Abraham.

Il nous a quittés le dimanche 28 septembre et a été inhumé le 2 octobre à Lyon.

Ici sont rassemblées les paroles prononcées au cours de la messe de funérailles.

Les lectures de la liturgie étaient extraites du livre de l'Exode (33, 12-23) et de l'évangile de Luc (24, 13-35).

Non solum in memoriam, sed in intentionem

Bibliographie succincte du frère Christian Duquoc

- 1964 *L'Eglise et le progrès*, Paris, Cerf.
- 1968 *Christologie. Essai dogmatique : l'homme Jésus*, Paris, Cerf.
- 1972 *Christologie. Essai dogmatique II : le Messie*, Paris, Cerf.
Ambiguïté des théologies de la sécularisation, Gembloux, Duculot.
- 1973 *Jésus, homme libre*, Paris, Cerf.
- 1977 *Dieu différent. Essai sur la symbolique trinitaire*, Paris, Cerf.
- 1984 *Messianisme de Jésus et discrétion de Dieu. Essai sur les limites de la christologie*, Genève, Labor et Fides.
- 1985 *Des églises provisoires. Essai d'œcuménologie*, Paris, Cerf.
- 1987 *Libération et progressisme*, Paris, Cerf.
- 1989 *La femme, le clerc et le laïc*, Genève, Labor et Fides.
- 1999 « Je crois en l'Eglise ». *Précarité institutionnelle et Règne de Dieu*, Paris, Cerf.
- 2000 *Christianisme, mémoire pour l'avenir*, Paris, Cerf.
- 2002 *L'unique Christ. La symphonie différée*, Paris, Cerf.
- 2002 *La théologie en exil. Le défi de sa survie dans la culture contemporaine*, Paris, Bayard.
- 2003 *Jésus, homme libre. Esquisse d'une christologie* (éd. revue et corrigée), Paris, Cerf.
- 2006 *Dieu partagé. Le doute et l'histoire*, Paris, Cerf.

De très nombreux articles ont été écrits dans les revues suivantes : *Concilium*, *Etudes*, *Lumière & Vie*, *Recherches de Science religieuse*, *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, *Vie spirituelle*...

Ouverture par le frère Michel Demaison, prieur du couvent Saint-Abraham

Frères et sœurs,

Merci à vous tous qui venez partager notre tristesse pour le départ de ce monde de notre frère Christian Duquoc, et partager aussi notre espérance alors qu'il est entré dans son repos au soir du Septième Jour.

Celui qui nous réunit maintenant est le Vivant, le Seigneur des vivants. C'est le Christ qui nous appelle et nous rassemble pour faire mémoire de sa Pâque, celle dans laquelle il vient d'appeler Christian à le suivre une fois pour toutes. En toute mort humaine, il est question de l'unique Pâque du Christ. C'est vers lui que monte notre action de grâce pour tout ce que nous avons reçu, depuis des décennies, de la personne et du travail de notre frère. C'est le Christ que nous prions pour qu'il accorde la plénitude de sa vie à celui que nous avons tant de peine à reconnaître sous les traits de la mort. Lui qui fut, jusqu'à ses tout derniers jours, si vif, si attentif à saisir les reflets de la beauté sur cette terre, si réactif à la rumeur du monde selon qu'elle venait nourrir sa sourde angoisse devant le tragique ou sa gaieté devant les drôleries de l'existence ; lui qui était si prompt à s'indigner des propos infondés, complaisants ou convenus, qu'ils proviennent des médias ou de personnalités de la société et des Eglises, il ne lui fallut que trois jours pour avancer, dans un silence inhabituel, vers le face-à-face avec ce Dieu dont il avait tant parlé et écrit, avec assurance et perplexité à la fois ; trois jours pour laisser s'approcher Celui dont la rencontre ouvre sur une éternelle nouveauté qui ne cessera de le combler. Car Christian Duquoc ne redoutait rien tant que l'ennui, qui naît de la répétition, de la stagnation, du remplissage bavard et creux, et aussi des formalités académiques et ecclésiastiques.

Sa vie de religieux et de prêtre suit le tracé d'un sillon vers lequel convergent toutes les tâches qu'il s'est données, tous les engagements qu'il a pris. La ligne en est fixée au moment où il choisit de faire profession dans l'Ordre des Prêcheurs, en 1949. Cet axe sera le travail théologique. Mais ce qui le passionne, c'est que la théologie soit relancée, fécondée, souvent défiée, par les courants philosophiques et culturels de la modernité. Le complément inséparable en sera donc la transmission, ou la prédication au sens large, à des destinataires sans exclusive. Le devoir de partager et de discuter est pour lui aussi important que l'investissement dans la recherche et l'écriture. D'ailleurs ses ouvrages sont le plus souvent construits comme des confrontations longuement argumentées avec des pensées différentes, à l'intérieur du christianisme et bien au delà de ses frontières. Je n'insiste pas sur l'ampleur de son œuvre théologique, sur son originalité et son retentissement,

puisque le frère Claude Geffré l'évoquera tout à l'heure, et je l'en remercie. Je soulignerai seulement l'étonnante disponibilité de Christian à répondre aux nombreuses sollicitations venant des groupes les plus divers de pays francophones, venant d'organiseurs de colloques, de sessions, de débats publics, de rédacteurs de revue. Je ne citerai que *Lumière et Vie* où il a publié une soixantaine d'articles et qu'il a dirigée plusieurs années. Depuis toujours cette forme de transmission rapide et directe a complété celle des ouvrages de longue haleine. C'était le signe de sa volonté d'écrire au présent - ni à la mode du passé ni avec des prétentions de perpétuité -, de s'inscrire dans le présent de la vie du monde, de la vie de l'Eglise, de la vie des gens tout simplement, écoutant leurs perplexités, comprenant leurs requêtes et refusant les réponses simplistes.

Fidèle la ligne choisie et à des convictions tôt forgées, doté d'une grande acuité intellectuelle et d'un tempérament impulsif, Christian Duquoc a souvent pris, sur des problèmes théologiques et ecclésiastiques disputés, des positions novatrices, décalées par rapport à des discours classiques et à des pratiques routinières. Il tolérait mal que des directives qualifiées par lui de bureaucratiques interviennent sur la réflexion théologique qu'il ne concevait pas amputée de sa distance critique. C'est un fait irrécusable dont ses écrits témoignent et qui a pu indisposer quelques responsables hiérarchiques, sans qu'il fût jamais, semble-t-il, sommé de s'expliquer sur sa doctrine. Sans doute est-ce cette image qui reste dans la mémoire de beaucoup. Mais pour qu'elle ne trahisse pas la finesse de son esprit et la signification de son projet intellectuel, je voudrais y ajouter une touche qu'une fréquentation quotidienne de l'homme m'autorise. Ses engagements de théologien, de dominicain, il les a conduits sous le signe d'une belle intrépidité, certes, mais aussi avec le souci de la plus grande objectivité possible ; je veux dire qu'il s'est toujours gardé des emballements émotionnels, du suivisme et des slogans, des divers modèles de prêt à penser et de langue de bois. Avant d'en parler, il lisait intégralement les documents officiels, qu'ils soient magistériels ou de moindre autorité, et il était souvent en désaccord avec la présentation lapidaire et partielle qu'on en fait dans la presse et ailleurs. Cette volonté sourcilieuse de ne pas se laisser déborder ou utiliser allait de pair avec le plaisir de lancer des pointes légèrement provocatrices, pas forcément dans le sens attendu, dont il guettait les effets par-dessus ses lunettes sur un auditoire pris à contre-pied.

La distance de Christian vis-à-vis des expressions non maîtrisées de la subjectivité s'est traduite, dans le domaine spirituel, par une extrême pudeur dans la confiance, et aussi par ses réserves, parfois excessives, sur la façon dont d'autres, laïcs ou religieux, vivent et communiquent cette dimension essentielle de la vie chrétienne. Mais il faut prendre avec humour, comme il nous y inviterait lui-même, ses appréciations globales sur ce qu'il appelait

«la piété». Au-delà d'une allergie au sentimentalisme en matière religieuse, j'y vois une attitude en cohérence avec un thème récurrent de sa théologie, celui de la discrétion. On sait la richesse de sa palette quand il applique ce mot au mystère de Dieu, à la présence du Christ en notre humanité, à l'action de l'Esprit Saint dans l'histoire. On peut l'étendre à l'expression de sa foi qui se réalisait sobrement, selon la tradition de l'Ordre, dans le cadre de la liturgie des heures et de l'eucharistie. Il était pourtant, je crois, assez spirituel pour ne pas rabattre les exigences de la vie théologique sur celles du travail théologique, et qui sait si une tristesse enfouie ne l'habitait pas, de reconnaître qu'il n'était pas un saint ? La discrétion marquait aussi ses relations avec ses frères dominicains et sans doute plus généralement, sauf peut-être avec sa famille et quelques personnes proches. En tout cas, elle n'était pas de l'indifférence, car il savait montrer de l'attention, de la délicatesse et de la générosité ; ce n'était pas non plus un repli sur son quant-à-soi, tant il avait besoin de partager ses découvertes, ses indignations, son étonnement devant ce qui lui paraissait « inouï », pour reprendre un de ses mots familiers.

Quel est donc le secret d'une vie qui fut aussi féconde, sans jamais donner l'impression d'être totalement absorbée, aliénée, par le travail ? C'est sûrement le fruit de ses dons : une intelligence rapide, une aisance d'écriture, une facilité pour assimiler des lectures qui étaient comme des voyages ininterrompus à travers tous les continents de la culture... Mais, plus profondément, je chercherais la clé du côté d'une disposition intime, existentielle, qui était faite de détachement : il détruisait ses cours chaque année, n'accordait qu'une valeur périssable à ses écrits et tenait à distance ses états d'âme. Sain détachement, et en même temps engagement joyeux pour détecter, en une quête infatigable, ce qui s'offre à penser dans notre histoire énigmatique, et surtout ce qui s'offre à penser dans le phénomène chrétien qui ajoute le mystère à l'énigme.

Enfin, je ne crains pas d'avancer que la source cachée de ce détachement et de cet engagement n'est pas ailleurs que dans l'attachement du frère Christian à la personne de Jésus, que l'amour du Christ en qui il a mis sa foi, en qui il a cherché la vérité de son existence ici-bas, par qui il a réalisé sa part de liberté. Je m'aperçois que je n'ai pas encore écrit ce nom, liberté. Comment est-ce possible qu'il ne soit pas venu, ce mot si souvent associé à celui de Duquoc ? C'est possible parce que nous savons bien, comme lui le savait, que nous ne sommes vraiment libres que libérés par le Christ, le seul totalement libre, pleinement vivant.

Allons maintenant rendre grâce à Dieu pour le don qu'Il nous a fait en la personne de son fils, baptisé Christian, que nous confions à sa miséricorde pour qu'Il le comble de sa joie.

«C'est lorsqu'Il se dérobe que Dieu se fait proche».

Ainsi le frère Christian concluait-il un article intitulé « Discrétion du Dieu trinitaire et mission chrétienne » (Mission, vol 1, n° 1). D'autres que moi auront à évoquer l'œuvre théologique du frère Christian - et nous avons eu la joie de pouvoir le faire avec lui il y a quelques mois lors de ces journées organisées par le frère Alexis Pauly à Luxembourg qui sera inhumé demain après une si longue et pénible maladie. Mais cette affirmation du frère Christian traverse tellement son œuvre qu'on est vraiment invité à penser qu'elle exprime quelque chose de la foi, discrète et toujours pudique, du théologien qu'il a été. Mettons-nous, ce matin, à l'école de cette foi. Le frère Christian aimait bâtir sa réflexion à partir des textes du Premier Testament. Comme pour signifier combien l'acte théologique trouve sa pleine dimension lorsqu'il se laisse animer de l'intérieur par la Présence du Dieu insaisissable. La conversation entre Moïse et le Seigneur, au livre de l'Exode, que nous avons entendue montre bien le mystère de cette relation avec Dieu. C'est le Dieu de l'Alliance et de la promesse, qui marche avec son peuple et connaît chacun par son nom. Mais c'est aussi le Dieu qui ne se tient pas là où l'homme spontanément voudrait l'établir. Dieu qu'on ne peut assigner à l'idée humaine de la puissance, qui préfère s'exposer, jusqu'à en être fragile et vulnérable, à l'aléatoire de l'histoire de l'humanité. Un Dieu dont la puissance, précisément, tient en ce choix de la fragilité et de la non évidence. Un Dieu qui manifeste la force de sa Parole à la mesure où Il accepte d'entrer en dialogue avec les humains qu'Il a créés. Un Dieu, écrivait Christian dans l'un de ses derniers articles, qui choisit d'être faible dans ce monde parce que seule cette qualité convient à une relation de véritable réciprocité : « Sans cette conversion à la faiblesse, désignée pour Jésus sous le label du serviteur, la réciprocité serait à tel point inégale qu'il ne saurait être question d'amitié » (Lumière et Vie). Dieu de l'amitié avec les hommes, amitié dont il convient de scruter la fidélité et la tendresse en scrutant l'histoire humaine, la décelant dans les richesses de la créativité personnelle et culturelle de l'homme. Ce travail, par lequel l'homme est invité à user son regard à scruter l'amitié de son Dieu en habitant vraiment son histoire, conduit à percevoir l'immense miséricorde que manifeste un tel effacement de Dieu.

Le mystère, et la force de révélation, de cet effacement est, me semble-t-il, au cœur de l'Evangile des pèlerins d'Emmaüs que nous venons d'entendre. Une fois encore, une fois pour toutes, à Jérusalem, Dieu semble s'être effacé de l'histoire des hommes. Et les marcheurs s'en vont, écrasés par cette absence. Le chagrin et l'incompréhension sont tels, le désastre de l'échec apparent est

si grand que les hommes de la route d'Emmaüs sont aveuglés et ne peuvent reconnaître le Maître qui les rejoint sur la route. Une fois encore, c'est du cœur et de la non évidence que se manifester la juste présence de Dieu. Là où les disciples lisaient l'échec d'une illusoire puissance de Dieu, Jésus, en relisant avec eux l'Écriture, les invite à la foi en la «différence de Dieu» qu'il est venu manifester. C'est en cette manifestation qu'il est le Messie libérateur. «Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela et qu'il entrât dans sa gloire ?». Ne nous y trompons pas, cette question du Seigneur ne cherche pas à valoriser la souffrance et la mort, elle n'est pas un plaidoyer pour une théologie sacrificielle. C'est bien plutôt l'annonce de la libération pleinement accomplie. Elle est le point d'appui de l'interprétation de l'histoire de Dieu avec les hommes, de l'histoire de cette amitié qui naît du miséricordieux effacement, invitant l'humanité à œuvrer dans l'histoire pour témoigner de cette différence du Dieu de Jésus. Invitant chacun à engager pour le monde sa part de liberté. Ainsi l'Église elle-même, édifiée par ce témoignage vivant, trouve le mystère de sa vie dans cet effacement fondateur.

L'œuvre du frère Christian a, je crois, été de part en part habitée par cet attachement au Christ en cela qu'il a manifesté une si radicale différence de Dieu, libérant ainsi l'humanité des illusions idolâtres. Différence d'une telle intensité qu'on peut en venir à craindre de l'enfermer elle-même dans les mots de la seule raison théologique et qu'on a besoin des mots de la culture et du temps (et tous, nous savons combien Christian aimait à déceler les richesses de la littérature) pour se laisser vraiment saisir par l'exigence d'une radicale conversion. «Notre cœur n'était-il pas tout brûlant ?». Alors vient le moment de l'ultime, mais fondateur, effacement. «Il prit le pain, prononça la bénédiction, le rompit et le leur donna...». C'est, là encore, de l'effacement même de Celui qui donne et partage sa vie que peut naître la foi enracinée dans la vie humaine. L'Esprit, répandu par ce don, devient alors en même temps la force, et l'énigme, qu'il nous faut recevoir et sans cesse découvrir.

Aujourd'hui, nous célébrons l'Eucharistie dans la foi que, dans son passage en la gloire du Père, le Fils entraîne à sa suite notre frère Christian. Comme souvent, nous aurions préféré une mort moins brutale, moins rude. Nous aurions aimé y être davantage préparés. Nous rêvons tellement de mort paisible. Mais, plus que de paix, le passage que nous célébrons aujourd'hui est passage dans la Gloire. Et c'est cette gloire que Moïse voulait voir, lui à qui Dieu répondit : «Tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne saurait me voir et vivre». Et pourtant, rappellera Christian, un Midrash évoque que Dieu, se repentant de cette réponse à Moïse, lui promettra une mort affectueuse : «L'Éternel cueillit l'âme sur la bouche de Moïse, et le prophète mourut dans le baiser de Dieu».

Hommage du frère Claude Geffré

En quelques mots très brefs, je voudrais rendre hommage au frère Christian Duquoc au nom de la communauté des théologiens en France. Ce n'est pas sans émotion que je dis un dernier adieu à celui qui fut mon frère, mon ami, mon compagnon d'armes durant plus de 50 ans. Il fut le Dominicain français le plus créatif de sa génération, celle qui succéda immédiatement à celle de nos grands anciens, Chenu et Congar. Mieux que moi, d'autres pourraient évoquer sa longue carrière universitaire à la Faculté de théologie de Lyon et à l'Université de Genève. Je voudrais surtout souligner son service éminent de la pensée chrétienne en France durant la période difficile de l'après-concile, que ce soit dans le domaine de la christologie, de l'ecclésiologie et de l'œcuménisme, des problèmes les plus brûlants de la morale sexuelle et familiale. Combien de chrétiens, clercs et laïcs, ont lu son livre *Jésus, homme libre ?* Au-delà de son enseignement, il a conquis cette large audience par ses nombreux ouvrages et ses multiples articles, tout particulièrement dans la revue *Lumière et Vie* dont il fut le directeur et l'inspirateur durant de longues années. Grâce aussi à la revue *Concilium* : dès l'origine de cette revue internationale en 1965, il fut avec moi le co-directeur de la section de Spiritualité. Et c'est au sein de *Concilium* que Christian Duquoc noua des amitiés durables et fécondes avec plusieurs théologiens de la libération, en particulier Gustavo Gutiérrez. A un âge déjà avancé, il continua de faire preuve d'une jeunesse et d'une créativité infatigables. Il a eu le temps en effet de nous laisser en héritage ces deux livres majeurs que sont *L'Unique Christ* et *Dieu partagé*. Il achevait ainsi sa méditation ininterrompue sur le messianisme paradoxal de Jésus et la discrétion de Dieu. Au sein de la production théologique mondiale, Christian Duquoc, c'est un certain style qui ne tient qu'à lui, à mille lieues d'une théologie scolaire ou d'un prêt à penser théologique. Il a magnifiquement défendu au sein de l'Église la liberté critique du théologien dans sa recherche de l'intelligence de la foi. C'est à bon droit que le livre d'hommage qui lui fut offert en 1995 portait le simple titre : *La liberté du théologien*.

Christian Duquoc, c'est aussi une théologie à la française, qui à partir des sciences humaines revisite les questions les plus difficiles d'une plume alerte et inventive, loin de la lourdeur de certains travaux universitaires. Christian Duquoc, surtout dans ses derniers écrits, c'est finalement une théologie de la modernité et de la postmodernité. En dehors de sa très vaste culture biblique et historique, il était un immense lecteur de romans, surtout étrangers. Fort de cette approche culturelle, il ne craignait pas de parler d'un Dieu partagé parce qu'au vu de l'histoire présente du monde, la symphonie est toujours différée. Il était lui-même un théologien partagé, tiraillé entre la confession de l'unique Seigneur et l'expérience aigue de la mort culturelle de Dieu. Christian Duquoc a été le bon et fidèle serviteur qui n'a pas enfoui son talent. Il nous manque déjà. Mais il nous laisse son œuvre en partage qui peut être source de vie et de liberté. En dépit de notre tristesse, nous sommes invités à rendre grâces avec la certitude qu'il partage déjà la joie de son maître.

Témoignages de la famille du frère Christian Duquoc

De Mme Micheline Duquoc, sa belle-sœur

A l'heure de l'à Dieu, nous remercions Christian pour tout ce qu'il était, un grand vivant, aimant toutes les choses de la vie, l'art sous toutes ses formes, la beauté du monde, la famille, les amis, les bonnes tables, les bons vins... Nous le remercions pour la passion avec laquelle il abordait ce qu'il faisait, pour son pouvoir d'indignation à toute épreuve (ce qui provoquait parfois des étincelles), son humour avec lequel il racontait des blagues avec un fond débordant de véracité.

Merci encore pour son courage à vivre, pour ce qu'il a su être et ce qu'il restera dans la mémoire et le cœur de chacun. Nous rendons grâce à Dieu pour le chemin parcouru en compagnie de notre frère Christian.

De Jean-François et Myriam Duquoc ses neveu et nièce

Mon père était son frère aîné Paul.

Chez nous, c'est à dire ses frères et sœurs, Paul, André, qui avait reçu le prénom de leur père, Marcel et Alain, partis avant lui, Thésa, Claude et Jean, leurs épouses et maris, ses neveux et nièces et les enfants de nos enfants, il était de passage.

Après chaque voyage, Christian le voyageur, revenait chez lui, parmi ses sœurs et frères lyonnais. Ils l'ont accompagné au soir d'un nouveau départ. Il avait un peu ralenti sa course autour de la planète. Pourtant cette année encore comme les précédentes, à chaque occasion, naissance, mariage, événement heureux ou malheureux, ou tout simplement pour le plaisir de se revoir et d'être ensemble, souvent près de la mer, nous avons pris l'habitude de penser que Christian serait toujours là, disert et pétillant, discret et rassurant. Il avait reçu en héritage sa part de la tendresse de Dieu et à son tour la répandait autour de lui, jusqu'aux derniers nés de la famille. A chaque passage, il nous laissait de la lecture: des écrits condensés, argumentés, pour faire avancer les complexes relations qui mêlent Dieu, ses Eglises et les hommes. Leur décryptage, pour nous, n'était pas de tout repos. Une façon de rester là, même de loin, une préparation à ce qui devait advenir.

Il avait aussi ses invitations, nous conviant

- au couvent de St Alban-Leysses en 1952. Pour son filleul de six ans, que la montagne était belle pour cet accueil dans sa famille dominicaine !

- pour un « hommage » à l'occasion de son départ « en retraite ? »

- au bord du golfe du Morbihan, prenant prétexte de ses 80 ans pour rassembler quatre générations.

- ou en nous préparant, il y a quelques années avant de rejoindre un lit d'hôpital, à sa « fin prochaine ». Il était inquiet de s'en aller. Dimanche soir, il n'aura pas eu le temps d'avoir peur, il s'y était préparé, il a utilisé ces années pour ce qu'il avait à faire.

Les deux dernières années ont peut-être pesé un peu plus lourdes. Son caractère naturellement gai et optimiste se teintait parfois d'impatiences, plus sur les petites choses que sur la marche d'un monde que sa curiosité continuait de dévorer.

Et obstinément, Christian construisait des passerelles : Il nous a rappelé

- que Jésus était un homme libre,

- que pour faire Alliance avec l'homme, Dieu l'a fait libre, renonçant à exercer sa toute puissance : Confiance de Dieu en l'homme, invitation faite à l'homme de placer sa confiance en lui, invitation à l'espérance de l'excellence d'un placement dans la confiance en l'autre malgré les signes contraires. « Satan existe-t-il ? », s'était-il interrogé. Et si le mal ne nous était pas extérieur ? Il avait le même respect pour le choix du charbonnier, celui de sa mère Marie, dans sa façon de demander à Dieu son aide. Il avait le même respect pour le choix de ceux pour qui Dieu, nous créant libres, nous laisse aussi le soin de trouver nos solutions. Ou peut-être les deux selon nos forces ?

Merci à Christian pour son attention à chacun, ce lien tissé entre nous souvent si éloignés, et ces potins partagés avec humour et tendresse. Sa liberté de parole, sa sérénité, sont une invitation. Cette chaleur, cette lumière dont il s'est fait porteur, il nous permet de nous en éclairer et d'essayer de la transmettre.

